

# ORTHODOXIE

N° 166 | 📄 | FÉVRIER 2018

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE



## Nouvelles

Dans une bonne semaine, je partirai en Afrique, jusqu'à la fête de 40

saints martyrs de Sébaste. Plaise à Dieu, Pâques sera célébré, cette année, à la chapelle de sainte Marie Madeleine à Mirabeau.

De la Grèce, rien de nouveau, du moins rien de bon. Deux évêques ont été déposés : Pacôme d'Argos et Eustache de Patras. Ni âge ni diplômes nous protègent de la chute, mais seulement l'humilité, comme dit saint Antoine le Grand.

Je vous souhaite un Carême fructueux de bonnes œuvres et de repentir, afin d'être dignes de célébrer dans la joie la Résurrection du Sauveur.

Vôtre en Christ,  
archimandrite Cassien

## TABLE DE MATIÈRE

- ★ Synaxaire du dimanche de l'Orthodoxie
- ★ Miracle de saint Georges sur son icône
- ★ «L'homosexualité est une abomination»
- ★ « ... ne nous soumet pas à la tentation»
- ★ Saint Simon le Myroblite
- ★ Les 26 moines et martyrs de Zographou
- ★ Sur la grâce et le libre arbitre
- ★ L'évêché de Narbonne au premier millénaire
- ★ Saint Prudent de Narbonne

Voici qu'est apparu le temps des vertus, le Juge est à la porte : ne soyons pas assombris; mais dans le jeûne offrons-lui nos larmes, nos aumônes et la componction de notre cœur, criant : Nous avons péché plus de fois qu'il n'y a de grains de sable en la mer, pardonne à tous, Rédempteur de l'univers, afin que nous ayons aussi la couronne d'immortalité.

Il est ouvert, le stade des vertus, y entrent ceux qui veulent s'exercer, au combat du Carême préparez-vous : ceux qui luttent avec courage recevront la couronne méritée; prenons l'armure de la croix pour combattre l'ennemi, tenant la foi pour inébranlable rempart, pour cuirasse la prière et pour casque la charité, pour glaive le jeûne qui retranche toute méchanceté de nos cœurs. Qui fait ainsi recevra la couronne en vérité des mains du Christ tout-puissant, au jour du jugement.

## SYNAXAIRE DU DIMANCHE DE L'ORTHODOXIE

Ce jour, premier dimanche de Carême, nous faisons mémoire du rétablissement des saintes icônes advenu sous le règne de Michel, empereur de Constantinople, et de sa mère Théodora, d'éternelle mémoire, et sous le pontificat du saint patriarche et confesseur Méthode.

Les icônes jadis avaient été bannies  
j'exulte quand je vois leur culte rétabli.

Lorsque Léon l'Isaurien, d'artisan et d'ânier qu'il était, prit le sceptre de l'empire, par concession de Dieu, le patriarche Germain, qui tenait alors le gouvernail de l'Église, fut aussitôt appelé par lui pour s'entendre dire : À ce qui me semble, Monseigneur, les saintes images ne diffèrent en rien des idoles; ordonne donc qu'elles soient rapidement enlevées. Si elles représentent vraiment les saints, qu'elles soient mises plus haut, afin que les pêcheurs que nous sommes ne les souillent pas constamment de leurs baisers. Le patriarche, cherchant à détourner l'empereur d'une telle aversion, lui dit : Sire, ne te fâche pas, mais qui entendons-nous parler contre les saintes "icônes"? quelqu'un qui porte le nom de "Conon" ! Et lui : Oui, c'est ainsi que j'étais appelé, quand j'étais enfant. Comme le patriarche ne se laissait pas convaincre de se ranger à l'avis de l'empereur, celui-ci l'exila et mit à sa place Anastase, qui partageait ses idées. Et c'est ainsi que fut déclarée la guerre contre les saintes icônes. On dit que les premiers à lui inspirer cette aversion furent des juifs, qui lui prédirent grâce à une sorcière son accession au trône, alors qu'il était pauvre et qu'avec eux il pratiquait pour vivre le métier d'ânier. Lorsqu'il eut fini de vivre et si mal, Constantin Copronyme, ce lionceau encore plus cruel issu de lui, devint l'héritier de son pouvoir et plus encore de sa rage contre les saintes icônes. Mais qu'est-il besoin de dire les faits et gestes de cet impie ? Sinon que, lui étant mort de façon encore plus honteuse, son fils Léon 4 né de la Khazare s'assit sur le trône. Et, après que lui-même eut achevé sa méchante vie, Irène et Constantin devinrent les héritiers du pouvoir. Ceux-ci, guidés par le très-saint patriarche Taraise, réunirent le septième Concile et l'Église du Christ accueillit à nouveau les saintes icônes. Lorsqu'il furent déposés la royauté, il y eut Nicéphore le Logothète, puis son fils Stavrakios et, après lui, Michel Rangabé, qui vénèrent les saintes images. À Michel succéda le féroce Léon l'Arménien : perfidement corrompu par un moine impie, un reclus, il déclencha la seconde lutte contre les icônes, et de nouveau l'Église de Dieu se trouva sans ornement, Michel d'Amorium lui succéda, puis son fils Théophile qui laissèrent les autres au second plan dans la fureur contre les icônes. Ce Théophile livra beaucoup de pères à d'horribles peines et châtements à cause des images sacrées. Après douze ans de règne, il fut pris de dysenterie et faillit perdre la vie : sa bouche s'ouvrit de façon exagérée, au point de laisser paraître ses entrailles, L'auguste Théodora fut très fâchée de ce qui arrivait : à peine endormie, elle eut la vision de la sainte Mère de Dieu, tenant dans ses bras le Dieu d'avant les siècles et entourée d'anges resplendissants, qui blâmaient et châtaient Théophile son époux. Lorsque le songe la quitta, Théophile, s'éveillant un moment, s'écria : Malheur à moi, je suis puni à cause des saintes icônes ! Aussitôt l'impératrice posa sur lui l'icône de la Mère de Dieu, en la priant avec des larmes. Alors Théophile, malgré ses dispositions, vit quelqu'un des assistants qui portait un encolpion : il saisit la médaille et la baisa, et aussitôt cette bouche qui n'avait cessé de braire contre les icônes et ce larynx qui bâillait sans mesure reprirent leur forme initiale; alors il fit cesser toute contrainte et violence, confessant qu'il était bon de vénérer les saintes icônes et de leur rendre un culte. L'impératrice, ayant sorti de ses coffres les saintes et vénérables icônes, disposa Théophile à la baiser et vénérer de toute son âme. Peu après, Théophile mourut. Théodora, ayant rappelé tous ceux qui étaient en exil ou en prison, ordonna d'assurer leur liberté et elle fit renverser du trône patriarcal Jean, dit aussi Jannis, plus chef de sorciers et de démons que patriarche. Il fut remplacé par le confesseur du Christ Méthode, qui avait beaucoup souffert précédemment : un l'avait même enfermé vivant dans un tombeau.

Sur ces entrefaites, Joannice le Grand, qui pratiquait l'ascèse dans les montagnes de l'Olympe, eut une sainte visite, en la personne du grand ascète Arsakiog. Dieu m'a envoyé vers toi, dit-il, afin que nous nous rendions chez un très-saint moine, Isaïe, reclus de Nicomédie, et que nous apprenions ce qui est agréable à Dieu et ce qui convient à son Église. S'étant donc rendus chez le vénérable Isaïe, ils entendirent de lui : Ainsi parle le Seigneur : Voici qu'approche

la fin des ennemis de ma représentation en image; allez donc chez l'impératrice Théodora et chez le patriarche Méthode, et dites-leur de calmer tous les impies, afin de pouvoir m'offrir le sacrifice avec les anges, en vénérant mon image et celle de ma Croix. Ayant ouï cela, ils gagnèrent aussitôt Constantinople et rapportèrent au patriarche Méthode et à tous les élus ce qui leur avait été dit. S'étant rassemblés, ils allèrent chez l'impératrice pour la convaincre; mais ils découvrirent que ses parents lui avaient inculqué en tout la piété et l'amour de Dieu. Et aussitôt l'impératrice, détachant l'image de la Mère de Dieu qu'elle portait suspendue à son cou, à la vue de tous la baisa en disant : Si quelqu'un ne vénère et ne baise les icônes avec amour, non de façon idolâtre mais en relation avec leurs archétypes, qu'il soit anathème ! Et ils éprouvèrent une grande joie. À son tour, elle leur demanda de faire une prière pour son époux Théophile. Voyant sa foi, ils se laissèrent persuadés, malgré leur répugnance. Le patriarche Méthode rassembla tout le peuple, tout le clergé et les évêques dans la grande Église de Dieu. Parmi eux furent choisis : les moines de l'Olympe Joannice et Arsakios, Naukratios et ses disciples Théodore Studite, le grand et saint Théophane et Théodore, ces confesseurs *marqués*, le syncelle Michel l'Hagiopolite, et beaucoup d'autres; ils célébrèrent devant Dieu une intercession de toute la nuit pour Théophile, tous priant avec larmes et de manière instante. Et ils firent ces pannykhides pendant toute la première semaine du Carême, l'impératrice Théodora y prenant part elle-même, avec les femmes et le reste du peuple.

Sur ces entrefaites, l'impératrice Théodora, à l'aube du vendredi, eut un songe, et il lui sembla se trouver près de la colonne de la Croix et que des gens passaient avec tumulte le long de la voie, portant divers instruments de supplice; au milieu d'eux, on amenait un prisonnier, l'empereur Théophile, les mains liées derrière le dos. L'ayant reconnu, elle suivit elle aussi ceux qui l'entraînaient. Lorsqu'ils arrivèrent à la Porte de bronze, elle vit un homme à l'aspect surnaturel, assis devant l'icône du Christ, et Théophile se tint en sa présence. Comme l'impératrice, lui touchant les pieds, implorait pour l'empereur, celui-ci, ouvrant la bouche, lui dit : Grande est ta foi, ô femme; sache qu'en vertu de tes larmes et de ta foi, et aussi de la prière et intercession de mes serviteurs et de mes prêtres, j'accorde le pardon à Théophile, ton mari. Puis il dit à ceux qui l'emmenaient : Déliez-le et rendez-le à sa femme. Celle-ci l'ayant reçu, s'en alla dans la joie et l'allégresse; et aussitôt le songe s'arrêta. Telle fut la vision de l'impératrice Théodora. Alors le patriarche Méthode, après les prières et intercession qu'on avait faites pour lui, prit une charte neuve, où il inscrivit les noms de tous les empereurs hérétiques, y compris celui de Théophile, et il déposa le tout au bas de l'autel. Et le vendredi, il vit lui-même un ange effrayant entrer dans la grande Église et s'approcher de lui pour lui dire : Évêque, ta prière a été exaucée, et l'empereur Théophile a obtenu son pardon; dorénavant n'importune plus le Seigneur à son sujet ! Pour se rendre compte de la véracité de sa vision, il descendit de son siège, il prit la charte et, l'ayant déroulée, il trouva, ô merveille, que le nom de Théophile avait été effacé, par jugement divin. Apprenant cela, l'impératrice exulta grandement et demanda au patriarche que tout le peuple se rassemble, avec les croix vénérables et les images sacrées, dans la grande Église, afin que lui soit rendue l'ornement des saintes icônes et que soit connu de tous le prodige nouveau. Alors, tous, ou peu s'en faut, affluèrent dans l'Église avec des cierges, et l'impératrice vint avec son fils. On y fit une litie avec les saintes icônes, les vénérables reliques de la Croix et le saint Évangile, puis on sortit jusqu'au lieu dit de la borne milliaire, en chantant le Kyrie eleison. Au retour de la procession, on célébra la divine liturgie dans la grande Église : les saintes et vénérables icônes furent élevées à nouveau sur les colonnes par de saints hommes choisis; ceux qui avaient pratiqué la piété et le culte orthodoxe furent l'objet de louanges, ceux qui n'avaient pas accepté la vénération des saintes icônes furent excommuniés et livrés à l'anathème. Et les saints confesseurs décidèrent que dorénavant on célébrerait chaque année cette fête sacrée, afin qu'on ne retombât plus jamais dans une telle impiété.

L'énoncé de la foi saine, pour ceux qui reçoivent les Écritures inspirées de Dieu avec un esprit droit, tient sa force de sa simplicité et n'a besoin d'aucune habileté du discours pour démontrer sa vérité.

saint Grégoire de Nysse (lettre à l'hérétique Héraclianos)

## MIRACLE DU SAINT MÉGALOMARTYR GEORGES SUR SON ICÔNE <sup>1</sup>

Il se produisit encore bien d'autres merveilleux miracles dans l'église du saint mégalomartyr Georges, entre autres celui-ci.

Alors que le prêtre achevait la divine liturgie, l'un des dignitaires Sarrasins entra dans sa sainte église avec d'autres Sarrasins, et il vit l'icône du saint martyr Georges peinte sur une planchette. Tandis que le prêtre s'était incliné, disant les prières secrètes, le Sarrasin dit à ses compagnons en son langage : «Vois ce fou, comme il prie et invoque la planchette peinte. Allez, apportez-moi un arc et des flèches.» Quand ils les lui eurent apportés, il tendit son arc et fit partir une flèche contre la sainte icône. Mais la flèche, par la puissance du saint martyr, s'éleva en haut, puis retomba et frappa la main du Sarrasin.

Ressentant aussitôt une douleur, il sortit de la sainte église et rentra chez lui. Sa main s'était gonflée, et lui causait une douleur incessante. Or il avait chez lui de petites servantes chrétiennes. Il les fit venir et leur dit : «Je suis allé à l'église de celui qu'on nomme Georges et j'y ai vu une icône peinte. Comme donc j'avais lancé contre l'icône une flèche, elle s'est retournée et m'a frappé à la main, et voici, comme vous le voyez, je meurs de cette souffrance insupportable.» Elles dirent : «Jolie prétention en vérité, que tu aies voulu tirer sur l'icône du saint martyr !» Le Sarrasin dit : «Quelle puissance avait donc cette icône, pour me faire ceci ?» Et elles : «Nous sommes illettrées, nous ne pouvons rien te dire. S'il te plaît de l'apprendre, envoie un messenger, fais venir le prêtre de la sainte église, et il te répondra sur ce que tu veux savoir.»

A ces mots, le Barbare envoya un messenger, fit venir le prêtre, et, à son arrivée, lui demanda : «Quelle était l'icône qui est peinte sur la planchette ? Ce tableau que tu invoquais, qu'est-ce que c'est ? Indique-le moi.» Le prêtre répondit : «C'est Dieu que j'invoquais, l'auteur du ciel, le Créateur de toutes choses visibles et invisibles, et non pas, comme tu le dis, la planchette. Et ce qui est peint sur la planchette, c'est l'icône du saint martyr Georges.» – «Et qui a été ce Georges,» dit le Barbare, «qu'il ait une telle efficace par son icône, alors qu'il n'est pas Dieu ?»

Le prêtre dit : «Le saint martyr Georges n'est pas Dieu, mais le serviteur de Dieu et de son adorable Fils notre Seigneur Jésus Christ. Il a été un homme passible comme nous et il a subi, de la part des païens impies, un grand nombre de supplices, car ils voulaient le forcer de renier le nom de notre Seigneur Jésus Christ. Mais il les a vaillamment supportés, et, après être mort en une belle confession de foi, il a reçu du Dieu de toutes choses la grâce de faire des miracles et des prodiges. Nous donc, par amour pour lui, nous faisons peindre sa sainte icône, et, quand nous voyons cet illustre saint représenté sur son icône, nous le saluons et vénérons, tout comme toi, si tu vois une robe, un vêtement ou quelque autre des habits de tes parents morts, père, mère ou frère, tu les embrasses et pleures et les poses sur tes yeux, comme si tu voyais celui-là même que tu regrettes : c'est ainsi que, nous aussi, nous faisons peindre l'icône du saint que nous aimons, comme si nous le voyions lui-même, et nous le saluons et vénérons. Nous faisons donc peindre les images des saints et sur des planchettes et sur les murs et sur des toiles, et nous les saluons et vénérons, non pas comme dieux loin de nous cette pensée – mais comme des représentations de serviteurs de Dieu, et les saints, par leurs augustes icônes, accomplissent des miracles et des prodiges, comme il t'est arrivé à toi-même qui as servi d'exemple, parce que tu avais osé lancer un trait contre l'icône du saint martyr.»



<sup>1</sup> Ce texte-ci est tiré du ms. *Laurentianus* Plut. X, 31, fol. 186 vo.189, 15 e siècle, qui ne contient que ce seul miracle de saint Georges et qui est le seul à le contenir.

A ces mots, le Sarrasin dit : «Que dois-je donc faire ? Tu vois cette main, comme elle s'est gonflée comme une outre, remplie d'humeur, et la souffrance est si insupportable que je suis près d'en mourir.» Le prêtre dit : «S'il te plaît de faire apporter ici l'icône du saint martyr Georges, et qu'on la place au-dessus de ton lit, et que, devant elle, on fasse brûler en dessous une lampe toute la nuit, et que, le matin venu, avec l'huile de la lampe allumée devant la sainte icône du saint martyr, tu te frottes la main, tu trouveras la guérison.» A ces mots, le Barbare, en proie aux souffrances, supplia qu'on apportât la sainte icône. Quand on l'eut apportée et qu'on eut brûlé sous elle une lampe, ayant pris de l'huile de cette lampe, il fut aussitôt, sur le champ, guéri.

Stupéfait, plein d'admiration pour ce prodigieux miracle, il demanda au prêtre : «Avez-vous en votre langue quelque texte écrit sur ce saint ?» – «Oui,» dit le prêtre. Il pria qu'on l'apportât et le lui lût. Quand le prêtre eut apporté le récit du martyr du saint, et que le Barbare, tenant en main la sainte icône et fixant sur elle les yeux, eut entendu la lecture du prêtre, il dit à la sainte icône : «Tu es à la fois jeune et sage, moi, vieux et fou : il serait bon que moi aussi je devienne sage.» Il ne cessait de répéter ces mots, aussi longtemps que le prêtre poursuivait la lecture du martyr. Quand ce fut achevé, étant tombé aux pieds du prêtre, il le supplia d'obtenir la grâce du saint baptême. Le prêtre n'y consentait pas, craignant qu'on ne divulguât la chose et qu'il ne fût en péril. Mais le Barbare ne cessait de faire serment à l'Église; bref, il fut baptisé. Le lendemain, s'étant présenté sans peur au beau milieu de tous les Sarrasins, il proclama le Christ comme le vrai Dieu et jeta l'anathème sur la religion des Sarrasins. A l'ouïe de ce langage, les Sarrasins coururent sur lui comme des bêtes féroces et le mirent en pièces. Et ainsi il mourut en une belle confession de foi, par l'intercession du saint martyr Georges.

---

Une jeune fille vertueuse avait l'habitude de communier souvent aux très précieux mystères, certainement avec l'incitation et la permission de son père spirituel.

Un certain dimanche, le prêtre célébrant refusa de la communier disant qu'il ne fallait pas que les jeunes femmes communient aussi souvent. Il lui dit : *Tu viendras communier le quatrième dimanche de la Quarantaine.*

La jeune fille pieuse fut profondément blessée à la fois de cette privation et de l'offense malvenue que lui avait faite le prêtre. Dès la fin de la divine Liturgie, elle resta dans l'église, s'agenouilla – tous les assistants étant partis – et commença à prier avec beaucoup de componction et de tout son cœur. Elle se mit à verser des larmes silencieuses à cause de la privation du don de la grâce divine.

Pendant qu'elle priait, elle vit soudain devant elle un archiprêtre très majestueux et plus splendide que le soleil, qui était escorté par une foule de prêtres et de diacres en tenues éclatantes, tandis que des anges et des archanges chantaient avec une douceur ineffable. Alors l'archiprêtre Christ demanda d'une voix très douce et sereine à la jeune fille émerveillée quelle était la cause de ses larmes abondantes. Elle lui raconta avec beaucoup de retenue le fait de sa privation de la sainte communion. Alors, le Grand Archiprêtre entra dans le sanctuaire et prit dans le saint ciboire un morceau de la sainte communion qu'on avait gardé de côté dès le grand jeudi. Il l'appela auprès de lui et la fit communier lui-même de sa main divine, disant : *Prends ma chair, mon Corps et mon Sang comme un gage de la vie éternelle.* Immédiatement le Grand Archiprêtre – notre Seigneur Jésus Christ – monta aux cieux avec toutes les puissances qui étaient apparues. La jeune fille ravie resta seule dans l'église, inondée d'une joie et d'une allégresse indicibles.

Un peu plus tard, lorsque le prêtre revint, elle révéla ce fait incompréhensible de cette divine communion donnée par le Christ lui-même, avec son Corps tiré du saint ciboire. Comme les morceaux sanctifiés étaient comptés, le prêtre la crut et compris la leçon.

Dans l'Église catholique elle-même, il faut veiller soigneusement à s'en tenir à ce qui a été cru partout, et toujours, et par tous; car c'est cela qui est véritablement et proprement catholique, comme le montrent la force et l'étymologie du mot lui-même, qui enveloppe l'universalité des choses.

Et il en sera finalement ainsi, si nous suivons l'universalité, l'antiquité, le consentement général. Nous suivons l'universalité, si nous confessons comme uniquement vraie la foi que confesse l'Église entière répandue par tout l'univers; l'antiquité, si nous ne nous écartons en aucun point des sentiments manifestement partagés par nos saints aïeux et par nos pères; le consentement enfin si, dans cette antiquité même, nous adoptons les définitions et les doctrines de tous, ou du Que fera donc le chrétien catholique, si quelque parcelle de l'Église vient à se détacher de la communion de la foi universelle ? – Quel autre parti prendre, sinon de préférer, au membre gangrené et corrompu, la santé du corps tout entier ?

Et encore, si quelque contagion nouvelle s'efforce d'empoisonner, non plus seulement une petite partie de l'Église, mais l'Église tout entière à la fois ? – Dans ce cas aussi, son grand souci sera de s'attacher à l'antiquité, qui, évidemment, ne peut plus être séduite par une nouveauté mensongère, quelle qu'elle soit.

Et si, dans l'antiquité même, une erreur se rencontre, qui soit celle de deux ou trois hommes, ou d'une ville, ou même d'une province ? – Alors, il aura grand soin de préférer, à la témérité ou à l'ignorance d'un petit nombre, les décrets (s'il en existe) d'un concile universel tenu anciennement de façon universelle.

Et si quelque opinion vient enfin à surgir où ne se trouve rien de ce genre ? – Alors, il s'appliquera à consulter, à interroger, en les confrontant, les opinions des ancêtres, de ceux d'entre eux notamment qui, tout en vivant en des temps et des lieux différents, mais demeurés fermes dans la communion et dans la foi de l'unique Église catholique, y sont devenus des maîtres autorisés; et tout ce qu'il saura avoir été soutenu, écrit et enseigné non pas par un ou deux, mais par tous ensemble, d'un seul et même accord, ouvertement, fréquemment, constamment, un catholique se rendra compte qu'il doit lui-même y adhérer sans hésitation. ...

Que nous ne menions pas la religion où il nous plaît, mais bien plutôt que nous la suivions où elle nous mène; et que le propre de la mesure et de la gravité chrétiennes est, non point de léguer à la postérité ses idées personnelles, mais de conserver ce qui a été reçu des ancêtres. ...

Celui-là est catholique véritable et authentique, qui chérit la vérité de Dieu, l'Église, le corps du Christ; qui ne met rien au-dessus de la religion divine, et de la foi catholique, ni l'autorité, ni l'affection, ni le génie, ni l'éloquence, ni la philosophie d'un homme, quel qu'il soit; mais qui, méprisant tout cela, fermement et inébranlablement attaché à la foi, décide de n'admettre et de ne croire que ce qu'il sait avoir été universellement admis par l'Église catholique depuis les temps anciens; et qui comprend enfin que toute doctrine nouvelle et inouïe, insinuée par un seul homme en dehors de l'avis général des saints ou contre cet avis, ne se rattache pas à la religion, mais bien plutôt à une tentation, formé qu'il est principalement par les paroles du bienheureux apôtre Paul. ...

À Dieu ne plaise que les plants de roses de la doctrine catholique se transforment en chardons et en épines ! À Dieu ne plaise, dis-je, que, dans ce paradis spirituel, des boutons de cinnamome et de baumier naissent soudain de l'ivraie et de l'aconit ! Tout ce qui, dans le champ de l'Église de Dieu, a été semé par la foi des pères, il faut que cela même soit cultivé et surveillé par le zèle des enfants, que cela même fleurisse et mûrisse, que cela même se développe et soit conduit à sa perfection.

saint Vincent de Léirin

Grande est en effet la miséricorde au sein de la sévérité même, puisque par celle-ci est ôtée la faculté de pécher : là où une liberté malsaine engendre les plaies, la sanction de l'évêque procure le remède.

Concile de Tours (567)

## «**L'homosexualité est une abomination**»

Christine Boutin gagne en cassation face aux associations LGBT  
9 janvier 2018

La Cour de Cassation a rendu sa décision, ce n'est ni haineux, ni homophobe de dire que l'homosexualité est une abomination !



Une bonne nouvelle et une victoire pour les libertés d'expression et de conscience en ce début d'année 2018 ! Une nouvelle défaite pour les associations LGBT qui avaient déjà perdu en mai 2016 le procès intenté à deux chrétiens qui avaient distribué le témoignage d'un ex-homosexuel converti au christianisme.

En novembre 2016, Christine Boutin était condamnée en appel pour incitation à la haine. Les associations LGBT lui reprochaient d'avoir dit lors d'une interview datée de 2014 que l'homosexualité était une abomination. Elle ne faisait pourtant que citer la Bible (Lévitique 18:22).

Christine Boutin annonçait quelques jours plus tard son pourvoi en cassation. Une décision courageuse, récompensée aujourd'hui par une grande victoire pour les libertés d'expression et de conscience en France.

La C. Cass a cassé et annulé les condamnations, me concernant, du TGI et de la C.Appel de Paris pour avoir cité l'Ancien Testament. La plus haute juridiction française vient ainsi de confirmer que les Libertés d'Expression et de Conscience existent toujours en France.

Pour les juges de la Cour de Cassation, «le propos incriminé, s'il est outrageant, ne contient néanmoins pas, même sous une forme implicite, d'appel ou d'exhortation à la haine ou à la violence à l'égard des personnes homosexuelles». Les chrétiens sont donc fondés à citer librement la Bible en France et en particulier le verset 22 du chapitre 18 du Lévitique.

«Tu ne coucheras point avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination.»

## « ... NE NOUS SOUMETS PAS À LA TENTATION »

Je viens de lire que le pape actuel a demandé en décembre à ses évêques de changer la traduction de Notre Père (« ... ne nous soumetts pas à la tentation »).

J'avais écrit moi-même sur le sujet dans le bulletin n° 163 (mars 2017). Coïncidence, – cet article avec la décision du pape ? Je sais seulement qu'au Vatican on lit notre modeste bulletin, comme me l'a avoué quelqu'un de là-bas.

Les évêques germaniques n'ont pas jugé nécessaire de modifier la traduction centenaire (... und führe uns nicht in Versuchung). Par contre les évêques français ont modifié la traduction française en « Et ne nous laisse pas entrer en tentation ». C'est plus rationaliste mais viole la texte d'origine qui est en grec (c'est le même en latin). Mais comme les catho-latins ne sont pas à leur premier coup, ce n'est pas étonnant. Il suffit de penser à la traduction de l'évangile où il est dit : « Mais je vous dis que celui qui répudie sa femme, hormis en cas d'infidélité, et qui en épouse une autre, commet un adultère. » (Mt 19,9). Ils traduisent, au lieu de sauf ou hormis, carrément « même pas », ce qui renverse le sens tout simplement, mais qui colle avec leur indissolubilité du mariage.

Revenons-en à la traduction de Notre Père. Il faudrait alors donc modifier le premier chapitre de Job, où il est écrit que le Seigneur permettait au diable de tenter le vieux Job. Même l'évangile, il faudra le modifier, où l'Esprit emmena Jésus « dans le désert, pour être tenté par le diable. » (Mt 4,1)

A. Cassien

« Et ne nous soumetts pas à la tentation, c'est-à-dire : ne nous laisse pas tomber au pouvoir du tentateur auteur de la perversité. Car l'Écriture dit : *Dieu, en effet, ne tente pas pour le mal.* (Jac 1,13) Le diable, lui est tentateur. Le Seigneur dit ce qu'il faut faire pour le vaincre : *Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation.* »

Chromace, évêque d'Aquilée (cap. 40)

Car si l'on tolérait une seule fois cette licence de l'erreur impie, je tremble de dire quel danger s'ensuivrait de détruire, d'anéantir la religion. Sitôt qu'on aura cédé sur un point quelconque du dogme catholique, un autre suivra, puis un autre encore, puis d'autres et d'autres encore seront abandonnés, d'une façon en quelque sorte coutumière et licite. De plus, une fois les parties rejetées une à une, qu'arrivera-t-il à la fin, sinon que le tout sera rejeté de même ?

saint Vincent de Lérins

**Ne déplacez pas les bornes que vous ont fixées vos pères, ne méprisez pas le langage simple de la prédication ordinaire, ne donnez pas la préférence aux doctrines compliquées, mais conformez-vous à l'ancienne règle de foi, et le Dieu de la paix sera avec vous.**

**saint Grégoire de Nysse (lettre à Eustathie)**

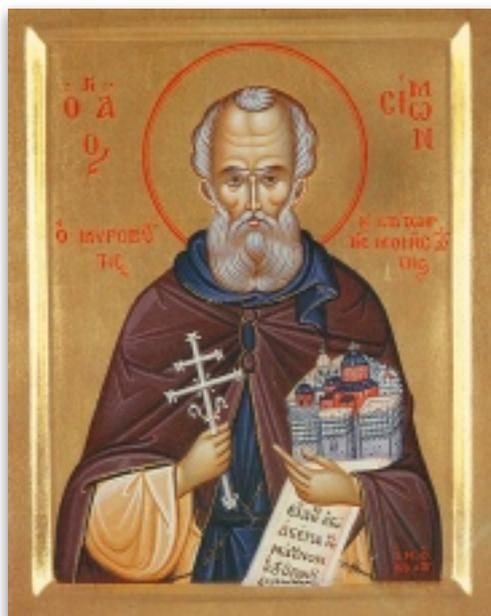
**Le courage du cœur n'autorise aucune bassesse, aucune ignominie à une âme généreuse. Il faut rechercher les hauteurs, gravir les sommets escarpés, surmonter les difficultés, et interdire aux forts de désespérer dans l'épreuve.**

**Dans la Vie de saint Hilaire d'Arles 5**

## SAINT SIMON LE MYROBLITE,

fondateur du monastère de Simonos-Pétras sur la Sainte Montagne de l'Athos

fêté le 28 décembre



Saint Simon a fleuri dans le Jardin de la Mère de Dieu au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque où l'empire byzantin se trouvait divisé et affaibli, suite aux croisades, et où la capitale avait été transférée à Nicée. Fuyant donc les vanités de ce monde, il se rendit sur la Sainte Montagne pour y travailler au salut de son âme auprès d'un père spirituel. Il fixa son choix sur un Ancien, non seulement expérimenté dans l'ascèse mais encore sévère et exigeant, et se soumit à lui corps et âme, comme à Dieu même. Son obéissance exemplaire, son humilité, son amour pour son père spirituel, qui ne lui ménageait pas pourtant les reproches et mêmes les coups, relevèrent bientôt à un haut degré dans la vertu et attirèrent sur lui l'admiration des moines de l'Athos, et le respect de son ancien qui finalement cessa de le considérer comme son disciple, mais plutôt son compagnon d'armes dans les combats spirituels. Ces marques d'honneurs ne convenaient pas pourtant à celui qui avait choisi d'embrasser la dérélition et la Passion de Jésus; aussi

obtint-il, à force d'instances, de partir vivre seul. Au bout de maintes recherches, il élut son séjour dans une grotte étroite et humide, située sur la pente occidentale de l'Athos, à 300 mètres au-dessus de la mer. Il y persévéra là jours et nuits en butte aux assauts incessants du démon, en n'ayant pour armes que la foi, l'espérance et l'invocation du Nom tout puissant de notre Seigneur.

Une nuit, quelques jours avant la fête de la Nativité, il vit un astre se détacher soudain du ciel et descendre se fixer au-dessus du rocher abrupt situé en face de la grotte. Soupçonnant un nouveau piège du Malin, qui souvent se transforme en ange de lumière (cf. II Cor 11,14), l'ascète n'y ajouta pas foi. L'apparition se répéta plusieurs nuits de suite, jusqu'au soir de la Nativité, où l'astre lumineux descendit sur le rocher, comme l'étoile de Bethléem, et une voix se fit entendre du ciel: «Ne doute pas, Simon, fidèle serviteur de mon Fils ! Vois ce signe et ne quitte pas cet endroit pour trouver une plus grande solitude, comme c'était ton intention, car c'est là que je veux que tu fondes ton cénobion pour le salut d'un grand nombre d'âmes». Immédiatement rassuré par la voix de la Mère de Dieu, Simon fut alors transporté comme en extase à Bethléem, devant le Christ-enfant, avec les anges et les bergers, et revenu à lui il entreprit sans plus tarder la construction de la Nouvelle Bethléem.

Peu après cette vision, trois jeunes frères d'une riche famille de Thessalie (ou de Macédoine), ayant entendu l'éloge des vertus de saint Simon vinrent à lui, déposèrent à ses pieds tous leurs biens, tels trois nouveaux Rois-Mages, et lui demandèrent de les recevoir comme disciples. On fit alors venir des bâtisseurs qui, voyant l'endroit si escarpé et si dangereux que leur indiquait le saint, refusèrent de prendre de tels risques et l'accusèrent d'avoir perdu la raison. Un des frères qui leur servait à boire glissa et tomba à ce moment dans le précipice vertigineux. La mort était certaine et l'événement semblait confirmer les reproches des ouvriers; mais quelle ne fut pas leur stupéfaction quand ils virent que, grâce à la prière de saint Simon, le moine remontait bientôt saint et sauf sur l'autre versant en tenant à la main le pichet de vin et le verre plein qu'il s'appropriait à leur servir. Convertis, les bâtisseurs devinrent moines et purent à

maintes reprises constater pendant la construction que Dieu accordait à son serviteur un grand pouvoir.

La construction étant achevée, la Nouvelle Bethléem commençait à se peupler d'un bon nombre de moines quand débarquèrent un jour des pirates sarrasins. Saint Simon vint à leur rencontre avec des présents, en espérant les dissuader de piller le monastère. Comme ceux-ci, insatisfaits, se précipitaient sauvagement sur lui, ils furent soudain aveuglés et l'un d'eux, qui brandissait son glaive contre le saint, eut le bras paralysé. Guéris par la prière de l'homme de Dieu, ils se repentirent, reçurent le saint baptême et devinrent tous moines.



Après avoir ainsi montré pendant de longues années la faveur que Dieu lui accordait par de nombreux miracles, par des prophéties et surtout par son enseignement lumineux, saint Simon s'endormit dans la paix du Christ, en présence de ses disciples qu'il avait réunis pour leur recommander une dernière fois de garder les traditions reçues de lui avec crainte de Dieu, foi, charité mutuelle et obéissance totale à leur Higoumène et père spirituel. Par la suite, le tombeau du saint laissa couler comme une source d'eaux vives un baume parfumé aux propriétés miraculeuses (d'où son nom : Myroblite); mais les destructions répétées du monastère ne nous ont laissé aucune trace de sa sépulture ni de ses reliques. Toutefois le saint ne cessa pas d'être invisiblement présent en montrant à maintes reprises sa protection aux obéissants, ses reproches et ses sévères corrections envers les impies et les négligents. Le jour de sa fête annuelle, certains purent voir quelquefois une lumière divine jaillir de la grotte ou recouvrir son icône comme un dais dans l'église.

Un siècle après sa dormition, la fille du despote de la principauté serbe de Macédoine (capitale : Serrés), Jean Uglesh, fut délivrée d'un esprit malin qui la possédait grâce à l'intercession de saint Simon. En signe d'action de grâces, son père transforma le petit Monastère de Saint-Simon en une riche fondation dotée de nombreuses propriétés.

Nous nous soumettons à Dieu dans l'adversité au lieu que la prospérité nous élève le cœur.

saint Ambroise de Milan (lettre 19)

## Les 26 moines et martyrs de ZOGRAPHOU, brûlés vifs dans la tour de leur monastère par les latinophrones<sup>2</sup>

Fête le 10 octobre



En 1274, à Lyon, l'Empereur Michel VIII Paléologue fit signer un acte d'union de l'Eglise orthodoxe avec l'Eglise catholique romaine, non pas en se fondant sur l'amour de la vérité, mais seulement pour s'assurer le soutien politique de la papauté dans son projet de reconstruction de l'Empire byzantin après l'occupation latine.

La Sainte Montagne avait rejeté cet acte par une lettre à l'Empereur déclarant, entre autres : « Nous voyons clairement que vous êtes un hérétique, mais nous vous implorons : rejetez tout cela et demeurez dans l'enseignement que vous avez reçu. Rejetez les nouveaux enseignements dépourvus de sainteté et basés sur une fausse connaissance, lesquels ne font qu'ajouter des conjectures à la foi ». Le peuple théophore, prêt à rester fidèle jusqu'au sang à la sainte foi orthodoxe, n'accepta pas non plus cette fausse union et se rangea du côté du patriarche Arsène, qui fut déposé pour avoir résisté à l'Empereur. Celui-ci, avec l'aide de Jean XI Bekkos, un homme savant et rusé qu'il avait élevé à la dignité patriarcale, voulut l'imposer par la force. Dès lors, les prisons regorgèrent de prêtres, de moines, de laïcs, tant petites gens que nobles, qui, tous, préféraient la torture et le bannissement à la trahison. Les latinophrones, ainsi qu'on nommait les partisans de l'union, dirigèrent particulièrement leur action contre les moines, qui, de tout temps, furent les plus vigilants gardiens de la sainte foi orthodoxe. Ils vinrent avec de fortes troupes sur la Sainte Montagne de l'Athos, pour contraindre les moines à l'accepter.

A cette époque, il y avait un ancien du nom de Thomas, qui pratiquait l'ascèse à proximité du monastère de Zographou et qui avait pour règle de réciter plusieurs fois par jour l'Acatliste à la Mère de Dieu. Ce jour-là, alors que les hommes de l'Empereur s'approchaient de Zographou, il entendit la voix de l'Enfantrice de Dieu répondre aux saluts qu'il lui adressait comme à l'accoutumée. Elle lui annonça que les ennemis du Christ étaient proches et lui demanda d'aller l'annoncer au monastère, afin que ceux qui étaient encore faibles puissent s'enfuir et que ceux qui étaient arrivés à maturité puissent se préparer au martyre. A cette

<sup>2</sup> le grec «phronein» ("φρονειν") a le sens d'avoir la «faculté de penser» et de «sentir»

nouvelle, la plupart des moines s'enfuirent dans la montagne, mais vingt-six d'entre eux se réfugièrent dans la tour du monastère, ayant reçu de Dieu l'assurance que le moment était venu pour eux d'emporter la couronne du martyre. Les flatteries et les sophismes des Latins et de leurs alliés grecs, cherchant à les persuader de se rallier à l'union hypocrite, n'eurent sur eux aucun effet, les saints restant fermes dans la confession du Christ comme seule tête de l'Eglise. Et c'est en lui rendant gloire qu'ils moururent dans la tour à laquelle les soldats avaient mis le feu.

Après la tragédie, l'icône fut retrouvée intacte dans les ruines de la tour. Jusqu'à ce jour, elle demeure dans ce monastère.



## SUR LA GRÂCE ET LE LIBRE ARBITRE

1. Si quelqu'un dit que par la faute de la prévarication d'Adam, ce n'est pas l'homme tout entier, c'est-à-dire quant au corps et quant à l'âme, qui a été change en pire, et s'il croit que, la liberté étant demeurée intacte, le corps seul a été soumis à la corruption, il est trompé par l'erreur de Pélagé et va contre l'Écriture qui dit : «L'âme qui a péché, elle mourra», et : «Ne savez-vous pas qu'en vous offrant à quelqu'un comme esclave pour lui obéir, vous devenez esclaves de celui à qui vous obéissez ?», et : «être vaincu par quelqu'un, c'est devenir son esclave.»

2. Si quelqu'un affirme que la prévarication d'Adam n'a nui qu'à lui-même et non à sa descendance, ou si du moins il déclare que c'est seulement la mort du corps – qui est la peine du péché –, et non aussi le péché – qui est la mort de l'âme –, qui par un seul homme a été transmise à tout le genre humain, il attribue une injustice à Dieu, en contredisant l'Apôtre qui dit : «Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a été transmise à tous les hommes, tous ayant péché en lui.»

3. Si quelqu'un dit que la grâce de Dieu peut être conférée à la demande de l'homme, et que ce n'est pas la grâce elle-même qui fait que nous demandions, il contredit le prophète Isaïe, ou l'Apôtre qui dit comme lui : «J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, je me suis manifesté à ceux qui ne m'interrogeaient pas.»

4. Si quelqu'un prétend que Dieu attend notre vouloir pour nous purifier du péché, et s'il ne reconnaît pas que notre volonté d'être purifiés naît en nous, elle aussi, par l'infusion et l'opération du saint Esprit, il s'oppose au saint Esprit lui-même qui dit par Salomon : «La volonté est préparée par le Seigneur», et aussi à l'Apôtre qui proclame salutairement : «C'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire selon son bon plaisir.»

5. Si quelqu'un dit que, tout comme l'accroissement de la foi, son commencement et l'attrait même pour la croyance – par quoi nous croyons en celui qui justifie l'impie et qui nous fait parvenir à la régénération du saint baptême – ne sont pas en nous par don de la grâce – c'est-à-dire ne viennent pas de l'inspiration du saint Esprit, rectifiant notre volonté et l'amenant de l'infidélité à la foi, de l'impiété à la piété –, mais qu'ils y sont naturellement, il se montre l'adversaire des dogmes apostoliques, puisque le bienheureux Paul dit : «Nous avons confiance que celui qui a commencé en vous une oeuvre bonne la mènera à sa perfection jusqu'au jour de notre Seigneur Jésus Christ,», et ceci : «Il vous a été donné, par égard au Christ, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui;» et : «C'est par grâce que vous avez été sauvés, moyennant la foi, et cela ne vient pas de vous, car c'est un don de Dieu.» Donc, ceux qui disent que la foi par laquelle nous croyons en Dieu est naturelle affirment en quelque façon que tous ceux qui sont étrangers à l'Eglise du Christ sont des fidèles.

6. Si quelqu'un dit que la miséricorde nous est accordée par Dieu lorsque, sans la grâce de Dieu, nous croyons, voulons, désirons, faisons effort, travaillons, prions, veillons, étudions, demandons, cherchons, frappons, et non que c'est par l'action et l'inspiration du saint Esprit en nous qu'il se fait que nous croyons, voulions et soyons capables de faire tout cela comme il faut; et s'il subordonne l'aide de la grâce ou à l'humilité ou à l'obéissance de l'homme; et s'il n'admet pas que, d'être obéissants et humbles, c'est en nous un don de la grâce elle-même, il s'oppose à l'Apôtre qui dit : «Qu'as-tu que tu n'aies reçu ?», et : «C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.»

7. Si quelqu'un affirme que par la seule force de la nature il peut concevoir comme il faut un bien qui se rapporte au salut de la vie éternelle, ou bien donner son assentiment à l'annonce du salut, c'est-à-dire à l'évangile, sans l'illumination et l'inspiration du saint Esprit, qui donne à tous son onction lorsqu'ils adhèrent et croient à la vérité, il est trompé par un esprit d'hérésie, ne comprenant pas la voix de Dieu qui dit dans l'évangile : «Sans moi vous ne pouvez rien faire», ni cette parole de l'Apôtre : «Ce n'est pas que nous soyons capables de concevoir quelque chose par nous-mêmes, comme venant de nous-mêmes, mais notre capacité vient de Dieu.»

8. Si quelqu'un prétend que certains peuvent venir à la grâce du baptême par la miséricorde, d'autres par le libre arbitre – dont on sait qu'il a été vicié chez tous ceux qui sont nés de la prévarication du premier homme –, il se montre étranger à la foi droite. Par là il affirme en effet que ce n'est pas en tous les hommes que le libre arbitre a été affaibli par le péché du premier homme, ou au moins il pense qu'il a été blessé de telle sorte que certains puissent pourtant, sans révélation de Dieu, conquérir par eux-mêmes le mystère du salut éternel. Combien cela est contradictoire, le Seigneur lui-même le montre, lui qui atteste, non que quelques-uns peuvent, mais que personne ne peut venir à lui si le Père ne l'attire, comme il le dit aussi à Pierre : «Heureux es-tu, Simon Bar-Jona, car ce ne sont pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux»; et l'Apôtre : «Personne ne peut dire «Seigneur Jésus si ce n'est dans l'Esprit saint.»

Canons du concile d'Orange (3 juillet 523)



## L'ÉVÊCHÉ DE NARBONNE AU PREMIER MILLENAIRE

Sous l'Empire romain (IVe-Ve siècles)

Nous ne savons absolument rien des plus anciennes communautés chrétiennes qui ont peut-être existé avant la paix de l'Eglise. Vers 313, les seules Eglises de la région sont Toulouse et Narbonne à l'ouest, et Arles à l'est. Encore n'avons-nous aucun renseignement sur l'Eglise de Toulouse entre le martyre de saint Saturnin – qu'on plaçait, au 5ème siècle, le 29 novembre 250 – et l'exil de l'évêque Rhodanius en 356. Sur l'Eglise de Narbonne, rien entre le confesseur Paul, au 3ème siècle, et l'évêque Hilarius, connu à partir de 417. Remarquons qu'en 314, lorsque Constantin réunit un concile à Arles pour tâcher de rétablir la concorde entre les chrétiens d'Afrique, les évêques de Narbonne et de Toulouse n'apparaissent pas parmi les seize évêques gaulois présents.

Le christianisme se manifeste dans la région à partir du milieu du 4ème siècle. En 356, Béziers apparaît tout à coup comme un évêché, car cette année-là s'y réunit un concile. Mais nous ne connaissons aucun évêque jusqu'à Paulin, qui siégeait en 418. Au cours du 4ème siècle, un évêché fut établi dans la cité de Nîmes, dont les origines chrétiennes sont particulièrement obscures : en 394 (ou 396) un concile s'y tint. Mais le premier évêque connu est Sédatus, qui siégeait à la fin du 5ème siècle et assista au concile d'Agde en 506 ! Lodève, enfin, avait un évêque en 421, mais nous ne savons même pas son nom, ni celui d'aucun de ses successeurs jusqu'à Maternus, qui alla lui aussi à Agde pour le concile de 506. Faut-il ajouter que nous n'avons aucune inscription, aucune trace archéologique, aucun souvenir d'un culte témoignant de la vie de ces Eglises au 4ème siècle ?

Les évêques alors installés en Narbonnaise Première et dont le plus ancien était celui de Narbonne, chef-lieu de la province, n'ont laissé aucune trace dans l'histoire, même à l'occasion d'un concile tenu à Béziers en 356. Cette réunion, qui se place dans le prolongement du concile d'Arles de 353, a été convoquée par l'empereur Constance II, désireux d'imposer ses vues dans le domaine théologique : adepte de l'hérésie arienne, il arrachait aux hiérarques occidentaux la condamnation d'Athanase d'Alexandrie, défenseur de l'orthodoxie nicéenne, et il obtint l'adhésion des évêques gaulois, ignorants ou intimidés, en particulier de Saturnin d'Arles. C'est sans doute ce dernier qui présida le «conciliabule» de Béziers, où les protestations d'Hilaire de Poitiers demeurèrent sans effet. Ce dernier, envoyé en exil par l'empereur, dénonça implicitement, dans l'adresse de son *De synodis* les Eglises de Narbonnaise Première comme contaminées par l'hérésie, à l'exception de celle de Toulouse.

Puis le silence se fait sur les chrétientés de la région jusqu'au concile de Nîmes tenu en 394 ou 396. Certains canons qui y furent promulgués seraient précieux si nous avions le moyen d'en faire application à notre petit territoire. L'un nous apprend la présence en Gaule méridionale de nombreux Orientaux qui se prétendent prêtres ou diacres et qui «captent la confiance des fidèles pour en tirer une offrande ou une aumône», un autre met en garde contre beaucoup de gens qui «sous prétexte de peregrinatio (voyage ou, plus précisément, pèlerinage ?), s'engraissent des offrandes des Eglises».

Mais nous ne pouvons même pas identifier les 21 évêques présents, leur nom, dans l'unique manuscrit connu, n'étant pas accompagné de la mention du siège. Les évêques de Béziers et de Lodève (si ce dernier évêché existait déjà) ont-ils participé au concile de Nîmes ? Nous ne le savons pas.

Au 5ème siècle, en contraste avec l'éclat de l'évêché d'Arles et de l'évêché de Narbonne (au moins sous l'épiscopat de Rusticus, de 427 à 461), nous ne trouvons à glaner sur notre territoire que quelques incidents de politique ecclésiastique, qui ont du moins l'intérêt de nous faire apercevoir le rôle qui pouvait être celui des clercs et du peuple dans la désignation des évêques.

Première de ces lueurs fugitives : en 421, l'évêché de Lodève (dont nous apprenons ainsi l'existence) est vacant. Or c'est l'évêque d'Arles et non celui de Narbonne, la métropole provinciale, qui procède à l'installation d'un nouvel évêque à Lodève. Ingérence contraire aux règles et à la pratique. Mais Arles était devenue une véritable capitale administrative, depuis qu'y avait été transférée de Trèves la préfecture du prétoire des Gaules (vers 395). Et l'Eglise d'Arles avait à sa tête un évêque ambitieux, Patrocle, dont les chroniqueurs du 5ème siècle ont tous donné un portrait moral peu flatteur. Protégé par le général Constance et la Cour d'Honorius, il était en faveur auprès du pape Zosime, qui, en 417, lui conféra une sorte de primauté sur toutes les provinces méridionales de la Gaule, y compris la Narbonnaise Première. Le métropolitain de Narbonne s'étant incliné, Patrocle d'Arles intervint à sa place à Lodève pour installer un nouvel évêque; mais le clergé et le peuple de cette cité ayant protesté, le pape Boniface écrivit le 9 février 422 à Hilaire de Narbonne :

«L'ordo des clercs de l'Eglise de Lodève et le peuple nous ont adressé avec grande affliction leurs prières et leurs larmes, déclarant que notre collègue Patrocle ... à la place du défunt évêque avait ordonné je ne sais qui, dans une province qui n'est pas la sienne, par-dessus la tête du métropolitain et contre les règles des pères...»

Hilaire était prié de se rendre à Lodève en tant que métropolitain et de régler l'affaire sur place, ce qu'il aurait dû faire de lui-même (quod quidem facere sponte deberes). Cet événement est, en fait, le seul que nous connaissions de toute l'histoire ancienne de Lodève.

Le seul autre fait intéressant nos diocèses est, curieusement, une nouvelle affaire de refus d'un évêque par une cité. Il s'agit cette fois de Béziers. À une date non précisée avant octobre 461, le siège épiscopal fut vacant et le métropolitain de Narbonne, Rusticus, ordonna évêque de Béziers l'un de ses clercs, Hermès. Mais nous apprenons par une lettre du pape Hilaire (du 3 décembre 462) qu'Hermès «se disait indignement rejeté par les Biterrois, bien qu'ordonné pour eux». Hermès avait si bien été rejeté qu'il était rentré à Narbonne et, à la mort de Rusticus (octobre 461), en était devenu l'évêque. Malgré la bonne foi de l'intéressé, c'était une faute, car la translation d'un siège à un autre était alors interdite; d'où l'intervention du pape. Nous ne savons pas pourquoi Béziers «rejeta indignement» Hermès; mais cela se passe l'année où Narbonne est livrée aux Wisigoths par le comte Agrippinus (461). Or rien ne nous dit qu'on ait cédé aux Goths d'un coup toute la Narbonnaise Première, ni même tout le territoire de la cité de Narbonne. Sans pouvoir développer ici cette hypothèse, je me demande si la cité de Béziers ne serait pas restée romaine au moins encore quelques mois et si les Biterrois n'auraient pas refusé Hermès parce que, Narbonnais, il n'était plus sujet de l'Empire.

Les aspects de la vie chrétienne nous échappent, sauf dans la partie occidentale du diocèse moderne de Montpellier, alors comprise dans le diocèse de Narbonne. On sait qu'à Narbonne l'épiscopat de Rusticus a été marqué avant tout par des constructions dont témoignent d'importantes inscriptions parvenues jusqu'à nous. Mais il y eut aussi un effort d'évangélisation des campagnes par la fondation de paroisses rurales. Retenons deux exemples qui intéressent notre territoire. En 450, c'est un prêtre au nom goth, Othia, qui construisait sur le flanc méridional de l'ancien oppidum d'Ensérune (commune de Poilhes, canton de Capestang) une basilique dont le linteau portait cette inscription (Diehl, 1807) :

Othia, prêtre, la trente-troisième année de son presbytérat, a construit et dédié, selon le vœu qu'il avait fait, une basilique en l'honneur des saints martyrs Vincent, Agnès et Eulalie, sous le consulat de Valentinien pour la 7e fois et d'Aviénus.

Voilà un prêtre goth fondateur d'une paroisse rurale dans la Narbonnaise encore romaine. Étant en 450 dans la trente-troisième année de son presbytérat, il a donc été ordonné en 418. Était-il arrivé avec le roi Athaulf, qui occupa Narbonne de l'automne 413 à l'été 415 ? Était-il orthodoxe ou avait-il abjuré l'arianisme de son peuple pour faire carrière dans le clergé narbonnais ? Il y a dans sa situation quelque chose de singulier dont l'explication dernière nous échappe. Mais c'est un prêtre imbu au plus haut point de la dignité de son état, car il date sa fondation par ses années, ce dont on ne connaît aucun autre exemple pour un simple prêtre, imitant sur ce point son évêque qui, au même moment à Narbonne, emploie aussi ce comput personnel, en corrélation avec les années des consuls. Othia a le culte des reliques et en a rassemblé de deux martyrs espagnols, Vincent de Saragosse et Eulalie de Mérida, ainsi que d'Agnès, la martyre romaine. Ce groupement ne semble pas accidentel, car si Vincent et Eulalie ont en commun leur origine espagnole, Eulalie et Agnès sont rapprochées par la similitude de leurs *gesta*, tandis qu'Agnès et Vincent se suivent dans le calendrier. Cette petite paroisse rurale d'Anseduna – Ensérune – (le nom du lieu, associé à la mention de l'église Saint-Vincent et



Sainte-Agnès, est donné par un diplôme du roi Charles le Simple en 899), fondée au milieu du 5ème siècle, existera jusqu'au milieu du 15ème siècle et l'église, devenue simple chapelle, ne sera détruite qu'en 1821. Exemple privilégié, car il est rare de posséder à la fois une inscription datée et une série de textes médiévaux qui permettent de jalonner avec certitude l'histoire d'un site rural. Mais on peut soupçonner que parmi les si nombreux villages de la plaine qui portent des noms gallo-romains, plusieurs eurent dès le 5ème siècle une église, comme Ensérune.

Même de petites agglomérations de l'arrière-pays montagneux devinrent alors des paroisses. On connaît le cas célèbre de Minerve (canton d'Olonzac), où, en 456-457, l'évêque Rusticus érigea un autel, faisant graver sur la tranche de la table de marbre, selon le système de datation qui lui était cher (Diehl, 1852 a) :

Rusticus, la 30ème année de son épiscopat, a fait faire (cet autel). L'autel sera couvert dans le haut Moyen âge d'une centaine de graffitis : des noms qu'Edmond Le Blant a eu le grand mérite de déchiffrer en 1860, mais dont il faut bien dire que la présence n'est pas complètement expliquée. Ils témoignent du moins d'une vénération particulière pour cet autel antique, dans Minerve devenue chef-lieu d'un pagus à l'époque carolingienne et peut-être avant.



## SAINT PRUDENT DE NARBONNE

(257)

C'est un saint des Églises chrétiennes, né dans une famille noble de Narbonne au III<sup>e</sup> siècle. Saint Prudent est célébré le 6 octobre.

Prudent étudia les lettres et fut un élève brillant. Il fut élu archidiacre de la ville. Mais la sainteté de sa vie et les miracles qui lui sont attribués suscitèrent la haine et la fureur chez ses ennemis. Il fut emprisonné et torturé. Mais comme il refusait d'abandonner sa foi, ses bourreaux lui brisèrent le crâne.

Saint Prudent fut l'un des premiers martyrs de l'Église de Narbonne. On fixe généralement à 2571 l'année du martyre de saint Prudent, à Narbonne. Les chrétiens ensevelirent son corps. Puis ses persécuteurs le déterrèrent et jetèrent ses restes en pâture aux oiseaux de proie et aux autres bêtes sauvages. Mais on dit que Dieu garda ses os et éloigna les animaux qui auraient dû les dévorer. Il permit ainsi aux fidèles de les recueillir une nouvelle fois et de les protéger de toute autre profanation.

Quand la paix revint, les reliques du saint furent déposées dans un tombeau sur lequel fut élevé un oratoire. Les chrétiens venaient s'y recueillir et prier.

### Ses miracles

Thibaut, moine de Bèze, fit une liste des miracles opérés par les reliques de saint Prudent (*Thibaud de Bèze, «Actes, Translation et Miracles de saint Prudent, martyr», Acta Santorum, éd. Paris, Octobre III*), d'après les récits d'auteurs anciens et de personnes dignes de foi. Cependant, il dit ne pas avoir été témoin direct de ces miracles. On trouve de nombreuses guérisons :

- des paralytiques : Rayneldes et Gautselin de Selongey, un autre de Saint-Seine, un Olfrand de Chevigny, un enfant de Blagny, une Arisma de Bourberain
- un sourd et muet : un enfant de Flée
- des aveugles : un de Mantoche, un Aldegand de Viévigne en l'an 921.
- un aveugle et muet : Gauslin d'Is-sur-Tille.
- des possédés du démon : Ernebert de Beire amené à l'abbaye attaché sur un char et lié avec de fortes courroies en 883, Wine baut de Bourberain.
- des boiteux : Ermembault de Lentilly, Olfaida de Chevigny.

- un enfant impotent de Beire paralysé du bras et de l'épaule droite, ce miracle fut obtenu le vendredi saint de l'an 884.
- un estropié à la suite d'un vol de cerises : Winebaud de Pouilly-sur-Vingeanne.

Il brisa les liens de deux enchaînés : un habitant de Bourberain, un Humbert de Rozières. Il ressuscita trois personnes : un enfant noyé à Lux, un Siméon de Bèze tombé du pont de la Bèze et entraîné par les grandes eaux et un autre enfant noyé de Bèze tombé dans la rivière en 1225. En l'an 1116, saint Prudent guérira un enfant né aveugle, un jeune homme de Flacey possédé du démon et un homme paralysé de la main.



Châsse reliquaire de saint Prudent Cathédrale Saint-Just de Narbonne

L'oratoire initialement bâti pour recueillir les reliques de saint Prudent fut incendié au 8<sup>e</sup> siècle par les Sarrasins. Une modeste chapelle le remplaça.

En 882, Geilon, évêque de Langres qui revenait de Saint-Jacques-de-Compostelle, s'arrêta dans un hôtel proche de Narbonne pour y passer la nuit. Il y apprit que dans une chapelle peu éloignée de l'hôtellerie reposaient les reliques du martyr Prudent. L'évêque s'y rend, il s'agenouille avec respect devant l'autel et la

pensée lui vint d'emporter ces reliques. Il demande l'avis de son chapelain et prend les ossements sacrés et se hâte vers la Bourgogne. Ce « pieux larcin » fut donné en présent par l'évêque aux religieux de Bèze en 883 pour que ces reliques soient plus à la portée des fidèles. Les reliques furent placées à l'entrée du portique du monastère. Devant l'affluence des pèlerins venus pour honorer le saint martyr, les moines durent construire non loin une chapelle spacieuse où le buste du saint fut apporté.

Mais le monastère de Bèze ne jouit pas longtemps de ce précieux dépôt. En 887, à l'approche des Normands, les moines de Bèze portèrent les reliques à Saint-Étienne de Dijon mais quand ils voulurent les reprendre, les Dijonnais s'y refusèrent. Gauthier, évêque de Langres, évêque du lieu, dut intervenir pour les obliger à rendre les reliques. Les religieux de Saint-Étienne feignirent de s'incliner, mais en réalité, ils donnèrent aux moines le corps d'un autre saint appelé Sylvain. La fraude fut démasquée et saint Prudent fut reconduit en grande pompe à Bèze le 23 septembre 921.

Après la résurrection des morts toutes les passions ont disparu; la corruption, j'entends, telle que faim, soif, sommeil, fatigue, etc. Même s'il prit de la nourriture après la résurrection, ce ne fut pas par une loi naturelle mais pour l'économie; car il n'avait pas faim mais authentifiait ainsi la réalité de la résurrection et le fait qu'elle était bien celle de la chair qui avait souffert et ressuscité. Il n'a rejeté aucune partie de notre nature, ni le corps ni l'âme, mais il a possédé le corps, l'âme raisonnable, noétique, volitive et opérative, et les a assis à la droite du Père; voulant et opérant notre salut, divinement et humainement; divinement d'une part par la prévoyance, la garde et la direction de toute chose; humainement d'autre part en se souvenant de ceux qui sont sur la terre, vivant avec eux, voyant et sachant que toute créature raisonnable l'adore. Car son âme sainte sait qu'elle est unie selon l'hypostase au Dieu- Verbe et qu'elle est adorée comme âme de Dieu et non, simplement, comme âme. Monter de la terre au ciel et en redescendre encore sont des opérations d'un corps qui s'est limité «car il reviendra de nouveau vers vous, dit l'Écriture, de la même manière que vous l'avez vu aller au ciel.» (Ac 1,2)

saint Jean Damascène *La foi orthodoxe* (livre 4,1)

## AVEC MON DIEU ...

Avec mon Dieu je franchis une muraille.» (Ps 18,29)

Sans épreuves dans la vie, aucun progrès spirituel n'est possible; pas plus qu'un voilier n'avance sans vent ou même tempête, ni un arbre ne pousse sans intempéries (vent, pluie, froid). S'il n'y a que du beau temps, l'arbre se dessèche, et si Dieu ne nous envoie que de la consolation, nous tombons dans la mollesse et la négligence.

Pourtant dans toutes les épreuves, le Seigneur nous accorde aussi l'issue. Comme dit le psaume : «Avec mon Dieu je franchis une muraille»(Ps 18,29). Combien d'épreuves avons nous déjà traversées dans la vie, et chaque fois il y a eu une solution, grâce à Dieu. On s'était inquiété – comme les apôtres sur le lac déchaîné –, le Seigneur semblait dormir, mais tout s'est bien passé. Car «il ne sommeille ni ne dort, Celui qui garde Israël» comme dit un autre psaume (121,4).

Les gens du monde ne trouvent des solutions que finissant avec le divorce, le suicide, etc..., étant abandonnés à eux-mêmes sans le secours divin.

Combien de carêmes avons-nous passés sans qu'aucun ne nous ait rendus malade, bien au contraire. Courage donc ! Ce Carême-ci se passera bien aussi et, de même, le reste de notre vie, si nous restons fermement attachés à Celui qui a vaincu la mort et qui est ressuscité pour notre salut.

a. Cassien

Un homme affamé rencontra un vigneron et lui demanda : «S'il vous plaît donnez-moi des raisins à manger !» «Attendez une minute !» répondit le vigneron.

L'homme affamé attendit un moment, mais sa patience prit rapidement fin. Il murmura: «Il m'a complètement oublié !» Et il continua son chemin. En partant, il entendit le vigneron appeler : «Frère ! Attendez ! Voilà, prenez ces raisins. Je suis allé un peu plus loin dans le vignoble car je voulais choisir les meilleurs raisins pour vous !»

C'est aussi ce que Dieu fait pour nous. Il peut nous sembler qu'Il a tout oublié de nous, mais Il cherche à choisir et à nous donner ce qui est le meilleur !

Saint Nicodème le Hagiorite

Le courage d'un petit nombre est infiniment plus estimable que la lâcheté de la multitude.

saint Ambroise de Milan (lettre 72)